

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Quelques coups de scalpel bien assenés
Hugues Corriveau, *Courants dangereux*, Québec, L'instant même, 1994, 128 p., 14,95 \$.

Michel Lord

Numéro 75, automne 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38222ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

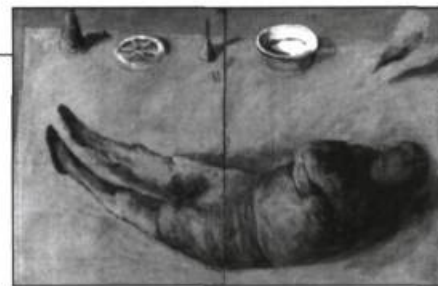
0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1994). Compte rendu de [Quelques coups de scalpel bien assenés / Hugues Corriveau, *Courants dangereux*, Québec, L'instant même, 1994, 128 p., 14,95 \$.] *Lettres québécoises*, (75), 45–45.



Quelques coups de scalpel bien assenés

Hugues Corriveau fait son nid dans la nouvelle, et il le fait en y inscrivant sa marque de manière indélébile, incisive.

NOUVELLE
Michel Lord

JE NE SAURAI DIRE OU EXACTEMENT CORRIVEAU S'EST FAIT LES DENTS, mais dans ses nouvelles récentes, compilées dans son deuxième recueil, *Courants dangereux*, comme dans son premier, il joue dans le registre du noir le plus noir. On ne fait pas de littérature avec de bons sentiments, semble-t-il suggérer. En effet, car de sa plume incisive il tranche dans *le vif du sujet*, et cela, dans tous les sens du terme.

Les quatorze nouvelles de *Courants dangereux*, dont huit ont paru d'abord dans des collectifs ou des revues, illustrent toutes avec force les petites et les grandes violences qui peuvent faire et défaire une existence, troubler un climat social ou une conscience en mal d'action d'éclat. Certains textes, comme «La dame aux cheveux rares», sont, à cet égard, à la limite du supportable, comme les instants de vie qui y sont rapportés. C'est que Corriveau ne craint pas la représentation de la cruauté et de la souffrance, de la terreur, du troublant, du sadisme et du masochisme. Ses nouvelles en sont remplies. La scène est le plus souvent éclaboussée de sang qui gicle sous la poussée de lames sournoises. La mort rôde dans la ville. La folie incendiaire aussi («La ville tout entière»).

Parfois, c'est le mort lui-même qui revient, incertain de son statut («Le rendez-vous au jardin des morts»).

Hyperréalisme donc, d'un côté, mais aussi tendance à la thématique fantastique canonique, de l'autre, avec ses morts vivants et ses doubles sans ombre. Mais il ne faudrait pas s'y méprendre : l'exhibition d'actions et de pensées, réelles ou irréelles, toutes empreintes de cruauté, ne doit pas cacher le fait que l'œuvre de Corriveau me semble répondre à un projet scripturaire bien plus qu'à la simple mise en évidence de l'horifique et du sordide urbain. Oui, il y a bien de cela dans son discours — et l'on sent même une certaine délectation à patauger dans ce que j'appellerais le marécage de l'immonde —, mais cela ne serait rien sans les ressources d'une écriture incisive comme un scalpel, et qui prend finalement la forme ambivalente de la richesse et de la retenue.

C'est que Corriveau se fait d'abord baroque, excessif, spectaculaire :

il cultive ses textes comme un jardinier ses fleurs rares dans des endroits touffus. Sa langue est riche comme un humus. Je file ici la métaphore botanique que m'inspire l'idée de la composition et de la décomposition qui me semble profondément inscrite dans le recueil : des cadavres exquis ou des morts en sursis se composent littéralement un personnage, comme décomposé au seuil du monde :

À travers ce débordement répugnant du végétal et de la pierre, il cherche un peu du côté des morts. [...] il ne compte plus, depuis quelque temps, le nombre de pierres de marbre, de tombes molles et vagues, de cimetières plus ou moins végétaux qu'il a visités. Il va simplement de l'un à l'autre, il va. Car, sous la terre, il est déjà. («Le rendez-vous du jardin des morts», p. 57-58)

Dans le même mouvement, il y a réserve, retenue : le nouvelliste sait d'abord qu'il ne peut tout dire, et suggère — fortement dois-je dire — certaines choses, mais, bien sûr, il évite tout sentimentalisme dont il est à mille lieues ; il va toujours, et dans tous les sens du terme, *au plus coupant*. Ses textes sont à la fois durs et chatoyants, ce qui leur confère toujours une étrange beauté.

Finalement, l'aspect spectaculaire, morbide et violent apparaît comme un masque sous lequel se cache la véritable entreprise de Corriveau : l'expérimentation textuelle, discursive. Il affectionne, par exemple, les jeux de focalisation («Dépassé par les événements»), de temporalités («Le printemps trop tardif de monsieur Jacques») et d'intertextualité («À la tombée du rideau»). Il faut se rappeler que, en tant que poète des Herbes rouges, aussi bien qu'en tant que romancier et essayiste, il participe de la recherche et de la quête formelle propre à la génération des écrivains d'avant-garde depuis les années soixante-dix. Mais s'il suit des courants, ce sont des *courants dangereux*, de ceux où l'on ne craint pas d'exhiber — dans une lisibilité retrouvée — les horreurs et les absurdités de la vie et de la mort. On imagine facilement que cette dangereuse écriture va nous poursuivre le jour et la nuit, pour le meilleur et pour le pire. Rares sont les livres qui ont cette destinée dans nos consciences.



Hugues
Corriveau